

Etiemble

Nouveaux
essais de littérature
universelle

GALLIMARD

On tente d'opposer, en ces temps de socialisme, littérature nationale à littérature universelle; cela n'a aucun sens et c'est la même chose: toute grande œuvre est à la fois le reflet d'une nation et de l'humanité entière. Je dirai plus: elle est d'autant plus « humaine » qu'elle est « nationale » dans ses racines; nous sentons d'autant plus profondément et universellement que l'objet de nos sensations nous touche de plus près.

C.-F. Ramuz, *Réflexions*,
in *La Voile latine*, printemps 1906.

Préface

Puisque l'on souhaite que je m'explique un tant soit peu sur cette notion de « littérature universelle » ou, si l'on préfère : planétaire (car enfin, comment ne point penser à l'éventuelle pluralité des mondes habités?), à laquelle j'ai comprofané divers volumes, dont celui-ci, qu'on veuille bien me croire : je n'ai aucune prétention au savoir universel; plutôt entrer au confessionnal. Lorsque j'ose employer ces deux mots, loin de moi la présomption de prétendre ou seulement de suggérer que je me considère comme un spécialiste de ce qui, du reste, n'est pas une discipline. Tout bonnement, tout bêtement, je suggère que, depuis que notre chétive espèce a transmis des traces de ses cultures, orales, écrites, sans que chacun des groupes ethniques ou langagiers en soit conscient – beaucoup d'entre eux étant refermés sur soi –, une littérature s'est élaborée qu'à la fin du xx^e siècle il n'est pas impertinent, terrestrement parlant, de considérer comme un phénomène universel. Au fait, et si l'on parlait de littérature « planétaire »? Car enfin, dans la probable pluralité des mondes habités, d'autres « littératures » orales, écrites, emmagasinées en cassettes audiovisuelles ou autres, ont fort bien pu naître et mourir (à jamais en tout cas pour

nous autres terriens). Pensons seulement aux hiéroglyphes, à l'écriture sumérienne, etc.

Comme tous ceux de ma génération, je fus bénéficiaire ou victime de ce dont nous célébrons cette année le scandaleux cinq centième anniversaire : la prétendue « découverte » de l'Amérique par un certain Christophe Colomb, lequel recherchait et croyait avoir découvert tout autre chose. Squaws, tomahawks occupaient mes lectures enfantines ; et le scalp, fichtre ! quel délice ! Bien entendu, nul dans mon milieu ne savait me dire de quoi au juste il retournait ; m'apprendre, par édifiant exemple, qu'en 1722, le gouvernement du Massachusetts offrait cent livres à quiconque présentait le *scalp* d'un Indien, ce qui permettait au généreux bénéficiaire d'acquérir un bon grand morceau de territoire américain. Honte sur moi ! Je ne savais point y repérer la trace immonde de ce qu'en un chef-d'œuvre parfaitement ignoré de mes cons-patriotes, avait depuis dénoncé l'auteur de *Ramona*, Helen Hunt Jackson : *A Century of Dishonour : A Sketch of the United States Government's Dealings with some of the Indian Tribes*¹, réimprimé en 1964 mais, hélas ! dans une édition limitée à deux mille exemplaires alors qu'il en eût fallu tirer deux cent mille au moins et la traduire en plusieurs langues européennes.

Mais, de la civilisation chinoise, je ne connaissais, tout gosse, si maladif mais infatigable lecteur que je fusse dès trois ans et demi, que le signe d'asservissement que lui avaient imposé les envahisseurs mongols : les cheveux tressés en natte. Du reste, en ces temps-là, je ne m'intéressais guère à la Chine, obsédé que j'étais par les deux pôles. Lecteur par conséquent assidu, obstiné, des récits de tous ceux

1. Réimpression chez Ross and Haines, Inc., Minneapolis, Minnesota. Durant mon séjour en Arizona, Edmund Nequatewa m'offrit son ouvrage *The Truth of a Hopi and Other Clan Stories of Shung-Opovi*, Northern Arizona Society of Science and Art, Flagstaff, octobre 1936.

qui avaient tout risqué, en vain, pour y planter leur drapeau. Non moins obsédé par Tombouctou. Tombouctou ? pourquoi diable ? Tout simplement parce que à six ou sept ans, j'avais dévoré René Caillié (1799-1838), son *Journal d'un voyage à Tombouctou et à Djenné dans l'Afrique centrale*, qui était sorti des presses parisiennes en 1830. Caillié avait réussi à joindre Tombouctou en pirogue le 20 avril 1828. Toute ma jeunesse durant, je demeurai persuadé que j'avais découvert et appris là mes premiers mots d'arabe (*inti mesianah dharifah*, en arabe vulgaire *inti mesian*, « tu es belle »). Toujours est-il qu'à six ou sept ans, j'écrivais cette formule sur tous les murs disponibles aux environs de la maison où je vivais, 8 place des Halles, à Mayenne, vaste immeuble où le rez-de-chaussée était occupé par la direction de l'hebdomadaire de la sous-préfecture *Mayenne-Journal*, immeuble hélas disparu. A l'endroit de mon jardinet, où je cultivais mes lys, écoutais chanter mes « bêtes à bon Dieu » que parfois j'enfermais dans une boîte par mes soins percée de trous respiratoires, je n'ai vu, il y a quelques années, qu'un parc à voitures. Barbare ! Tu ignores ta langue : et les *parkings*, qu'en fais-tu ? Pressé, parfois hanté par le peu de temps qui me reste, j'ai parcouru l'an dernier ce *Voyage à Tombouctou* afin d'y retrouver ma formule magique ; parcouru très vite, trop, car je n'ai pas retrouvé mon secret fabuleux : *inti mesianah dharifah*.

Ce qui fait en moi remonter un souvenir de la même époque, lequel confirme les obsessions qui hantèrent mon enfance : dont celle des langues étrangères. Pour que ma mère pût vendre aux Américains, en 17-18, les trésors de sa lingerie personnelle, richement brodés en morte-saison, ornés des plus prestigieuses dentelles de Valenciennes et d'ailleurs qui avaient ruiné les yeux de leurs artisans-artistes, j'avais appris de l'anglais, vers sept ans, dans *Tom in*

England et placardé sur douze ou quinze mètres de long un morceau de toile (mon père était mort d'en vendre à force d'avoir passé, en troisième classe, glaciale en hiver, ses nuits de tuberculeux), où j'avais écrit en capitales énormes LACES AND EMBROIDERIES. De fait, ma mère vendit très bien tout ce qu'elle avait en réserve dans ses tiroirs, et plus d'une Mayennaise facile arbora, sans le savoir, la très belle lingerie que ma mère se fabriquait et s'offrait en morte-saison, pour se consoler d'un veuvage prématuré (lui, vingt-sept ans à sa mort; elle, trente-deux).

Ce *laces and embroideries* aujourd'hui ne me choque point, alors que je rougis encore chaque fois que remonte en moi le *doucha bolit* (l'âme souffre), les deux seuls mots de russe dont je me souviens, remontés du navet intitulé *Pierre Bartay prisonnier de guerre*, que je dévorai, dès qu'il sortit, durant la guerre de 14-18. J'avais donc six ou sept ans.

Mais quand, à onze ans, mon classement au concours départemental me valut une bourse complète d'internat au lycée de Laval, lorsque le proviseur s'enquit de la langue vivante que j'étudierais en même temps que le latin : « L'allemand, répondit ma mère. Mon fils sait l'anglais. » Le proviseur en fut heureux, car la guerre de 14-18 avait dégouté les bons Français d'étudier « le boche ».

En 1934, à Paris, je me liai intimement avec le poète chinois Tai Wang-chou; nous collaborâmes notamment à *Commune*; je traduisis des textes de la grande Ting Ling, qu'il voulut bien revoir. Mort bien trop jeune, Tai, communiste, mais non point orthodoxe, eut l'honneur posthume d'une stèle funéraire mise en pièces par les stupides et démoniaques gardes rouges; sa fille dut la restaurer. Que ceux qui n'eurent point la chance de cette fraternelle et fructueuse amitié avec lui ne manquent pas de lire le savant et accessible ouvrage de Gregory Lee, *Dai Wangshu* (ortho-

graphe officielle désormais en Chine), *The Life and Poetry of a Chinese Modernist*¹, où j'eus la surprise et la joie de lire, p. 303-319, la version anglaise de toute notre correspondance (ma première lettre est datée : 30 novembre 1933, la dernière : 15 janvier 1935).

Faut-il croire que je n'étais ni inapte aux lettres étrangères, ni même inepte quand j'osais m'initier à l'une d'elles ?

C'est le 31 décembre de cette même année 1934, pour moi très faste, que je tombai en alerte, au quartier Latin (j'étais alors pensionnaire de la Fondation Thiers pour prodiguer le meilleur de mon temps à la langue et à la culture chinoises) sur les *Haikai* de Kikaku, éditions G. Crès et C^{ie}, 1927, in-16 de XIX, 343 pages, lesquels, dans l'ordre de la poésie et de ma poétique, ne comptèrent pas moins pour moi que K'ong-tseu pour ma vie morale et politique. A telles enseignes qu'après plus d'un demi-siècle durant lequel j'étudiai ce genre en une dizaine de langues européennes, accumulai des milliers de références, des centaines de pages à vif, je publierai sans doute cette année – après avoir au maximum concentré toute ma documentation – un recueil d'essais pour lequel j'ai choisi un titre aussi modeste que possible : *Du haiku*.

Chine et Japon comptent autant pour moi que voilà cinquante ans cet Aristophane sur lequel j'avais proposé en Sorbonne un mémoire où j'étudiais le rôle des sophistes dans son œuvre. Scandale ! Tout le pionicat aux abois ! Un minable douze sur vingt. A la soutenance, je contraignis mon directeur à me rendre justice. Non point à changer ma note. Bah ! C'est alors qu'au fond du fascinant vallon de Sedona, en Arizona, où j'avais loué une cabane chez un ancien gardien de « réserves » pour Indiens, je fus soudain

1. Hong Kong, The Chinese University Press, The Chinese University of Hong Kong, 1989.

foudroyé : condamné à renoncer au roman que j'écrivais, pour me dévouer – esprit et corps conjoints – à la réhabilitation de ceux dont l'ignominie de Christophe Colomb avait anéanti ou peu s'en faut les cultures. Un spectacle en dix tableaux en sortit, où je contais la reconquête des États-Unis par les Indiens. Entre-temps nommé en Égypte, sur l'incitation du grand Taha Hussein conseillé par Paul Hazard – à qui je suis heureux d'ici enfin pouvoir rendre mille et trois grâces –, j'emportai avec moi toutes mes archives dont ce manuscrit. Taha Hussein, le plus génial écrivain arabe de ce siècle, me fit l'honneur de le traduire aussitôt en son arabe; mais le FBI, qui me haïssait, veillait au grain. L'immonde éditeur à qui j'avais payé l'édition du texte français *Cœurs doubles*¹ détruisit la traduction arabe de Taha Hussein (ne voulait-elle pas dire, en ce temps-là, que les Égyptiens devaient chasser au plus tôt leurs colonisateurs anglais?).

Quand je voulus faire jouer en France ce spectacle qui avait obtenu le « prix de la première pièce », Dullin consentit au risque de l'entreprise (la France s'enorgueillissait, alors, d'un vaste empire colonial en Afrique et en Extrême-Orient). Sitôt terminées les représentations d'un triomphe de Jules Romains, il monterait mon spectacle (notre correspondance en fera foi, si quelque goujat me soupçonnait d'imposture ou de prétention). Hélas, ce fut un échec : parfait, irréprochable, justifié. Ruiné, Dullin perdit son théâtre et, clopin-clopant moralement, reprit son dur métier de comédien itinérant. Moi, je ne me cherchai plus de metteur en scène pour mon scandaleux spectacle. (Jouvet, avec qui j'en avais parlé, m'avait ouvertement, vertement et publique-

1. 500 exemplaires, Éd. du Scarabée, Alexandrie, 1948; réédition chez Gallimard, *L'Ennemie publique*, spectacle en dix tableaux, 1957 (nouvelle édition, car le premier titre était déposé; je n'en pouvais donc disposer).

ment rabroué : quoi ! moi, minable, qui n'avais jamais été joué, j'osais lui proposer un texte aussi hérétique ¹ !)

Christiane Seydou, que connaissent tous ceux (sont-ils nombreux ? j'aimerais le croire ; mieux encore : le savoir) qui s'intéressent à la poésie peule, publiait en 1991, aux « Classiques africains », un gros recueil, *Bergers des mots, poésie peule du Mâssina*, texte et traduction que mon incompetence ne permet pas de juger, mais qui m'ont du moins permis de me régaler de ce que j'ai pu lire en français : notamment son introduction au second genre de la poésie que pratiquent, dans la Boucle du Niger, le *mergol*, aussi bien tel chef de village que le plus humble agriculteur. Et me voici, p. 219, bouleversé par ce bref commentaire aux vers 403 et 404 :

*Il paya de la cola
à celles dont les lobes portent du jaune* ⁵⁴

Or, la voici, cette note 54 : « Épithète homérique désignant les belles femmes peules qui portent les énormes boucles d'oreille en or caractéristiques de cette région. » Comme quoi il existe bien une rhétorique à invariants universels, et qui, n'en déplaise aux racistes de tout poil, de toutes couleurs, témoigne pour l'unité foncière de notre chétive espèce, en voie de perte. *Bergers des mots*, tel est le titre de ce savant et aussi sensible ouvrage dont le texte original manifeste au lecteur attentif que, sur les quinze derniers vers de la p. 218, dix riment en *-i* : *ki, di, mi, wi, li, ni, gi, jji, d'i, orri* ! Or, dans cette poésie « principalement didactique, la rime assume une triple fonction : sémantique, rythmique et « mélodique » ».

1. Je n'osai pas lui dire combien me fascinait le théâtre, au point que, durant l'année où j'aurais dû donner tout mon temps à préparer l'agrégation, j'écrivis, à la manière de Giraudoux, un paradoxal *Harmodios et Aristogiton*, pièce de théâtre plus qu'un peu ironique, voire canularique.

Ce que lisant, il me semble y reconnaître le propre de la rime en bien d'autres idiomes, et les plus éloignés soient-ils, géographiquement, linguistiquement, du parler peul. Et je contresigne, avec la permission tacite, mais que je crois probable, de Christiane Seydou, que la prosodie et la rime ont leur source dans l'oralité. Voilà pourquoi notre civilisation de l'écrit, illustré, illuminé par les *Illuminations* de Rimbaud, tend au poème en prose.

La presse du département
de la Mayenne

La presse du département de la Mayenne

Quelle mouche en juin 1978 me piqua d'aller revoir à Mayenne la maison où j'étais né, 8 place des Halles, et le jardin attenant, au fond duquel trônaient les sièges des cabinets : un gros trou rond pour les adultes, un petit pour l'enfant que j'étais, et sur lequel je lisais *Mayenne-Journal* que M. Victor Bridoux, son directeur, accrochait à un clou en petits rectangles de papier censément hygiénique. Je commençais toujours par les *Propos de Maître Quéru*, parce qu'ils étaient rédigés en patois mayennais et que j'étais déjà fasciné par les langues un peu étrangères.

Stupeur ! La grande bâtisse à trois étages, surmontée d'un grenier et que barrait, à la hauteur du premier, un énorme MAYENNE-JOURNAL bleu et blanc – si ma mémoire lui demeure fidèle – s'était évanouie. Évanoui, le long grenier de passage donnant accès au jardin sur lequel s'ouvrait, par une large porte vitrée, l'atelier où s'imprimait l'hebdomadaire que Rabelais eût appelé « torcheculatif ». Au lieu de ma maison, une banque ; au lieu du jardin où j'écoutais au creux de ma main crispée le chant des bêtes à bon Dieu, un parc goudronné, pour les bagnoles de l'immeuble devenu « de rapport ». J'appris alors que *Mayenne-Journal* lui aussi était mort, de sa laide mort, à la Libération, parce qu'il avait docile-

ment servi les occupants nazis, lui le journal des culs-rouges, le « laïc » ; lui auquel j'étais d'autant plus attaché que M. Bridoux me permettait de circuler librement dans les ateliers, de fouiller les casses, d'assister à la composition (manuelle bien sûr), d'empocher sans qu'il y prît ombrage quelques bas de casse et quelques capitales avec lesquelles, là-haut, dans le grenier, je jouais à l'imprimeur. Et la suave odeur de l'encre d'imprimerie ! Oui, tout gosse, j'aimais ce journal des culs-rouges parce qu'en pays chouan on était d'emblée classé ou cul-bleu (ceux de l'école chrétienne) ou cul-rouge (ceux de « la laïque »), et qu'après une maternelle chez les culs-bleus j'avais viré au rouge, selon le vœu de mon père à son lit de mort : j'étais chez le Père Froger, ce maître admirable comme en formaient alors les écoles normales de la Troisième République. Selon mon vœu aussi ; car, dès que j'eus découvert le mensonge pieux du « Père Noël », je perdis toute confiance dans les vérités que j'avais apprises au « catéchisme », comme nous disions.

En Mayenne, pays de Jean Chouan, on était forcément un chouan ou un laïc. Dans mon quartier, la rue Roullois, la rue Chaulin-Servinière me rappelaient constamment que les imprimeurs, les directeurs de journaux ou leurs inspireurs appartenaient forcément à l'un ou l'autre camp. Au cimetière aussi, où chaque dimanche il fallait pèleriner de tombe en tombe, les colonnes brisées de la famille Lintier, surmontées de l'urne anticléricale, scandalisaient les belles âmes qui venaient se signer et marmonner des prières devant des croix ornées du Christ. Tout me rappelait les luttes sournoises, mais féroces, entre les hobereaux mayennais, monarchistes, voire légitimistes, d'autant plus royalistes que plus récente leur « noblesse », et ceux qui s'appelaient « républicains » ou « radicaux » ; en fait : des conservateurs aussi bien-pensants, à leur guise, que le premier député de cette couleur : Duboys-Fresnay.

Etiemble

Nouveaux essais de littérature universelle

Si j'ai pris un malin plaisir à ouvrir ces *Nouveaux essais de littérature universelle* sur la presse du département où je naquis (et ce, dans l'immeuble aujourd'hui détruit où s'imprimait *Mayenne-Journal*, hebdomadaire de ma sous-préfecture), pour les clore sur la littérature des Pintupis, seuls aborigènes australiens qui survécurent aux massacres perpétrés par les trois cents et quelques forçats dont Sa Gracieuse Majesté décida de «peupler» le continent australien, c'est afin de bien justifier mon titre : *Nouveaux essais de littérature universelle*; de Mayenne aux Pintupis, la distance est aussi grande que la différence des cultures. Ou je n'y connais rien à l'universel, ou je ne pouvais pas faire beaucoup mieux pour, je ne dis pas : justifier, mais pour excuser ce deuxième et — vu mon espérance de vie qui dépasse de six ans déjà celle de l'existence moyenne des universitaires, soixante-dix-sept ans (moyenne la plus élevée de toutes les professions françaises) — ultime sans doute volume de ce genre. On y trouvera divers essais sur les cultures européennes, arabes, sur la littérature chinoise et sur la japonaise, sur la grecque ancienne et celle d'aujourd'hui (en la personne de mon cher et grand Stratis Tsirkas, dont une rue d'Athènes porte aujourd'hui le nom), sur la turque et la bengalie. Suffit, ce me semble, à justifier mon titre.

Etiemble



9 782070 728053

✎ 92-X A 72805 ISBN 2-07-072805-6 155 FFtc